

PSYCHOLOGIES

MIEUX VIVRE SA VIE MAGAZINE

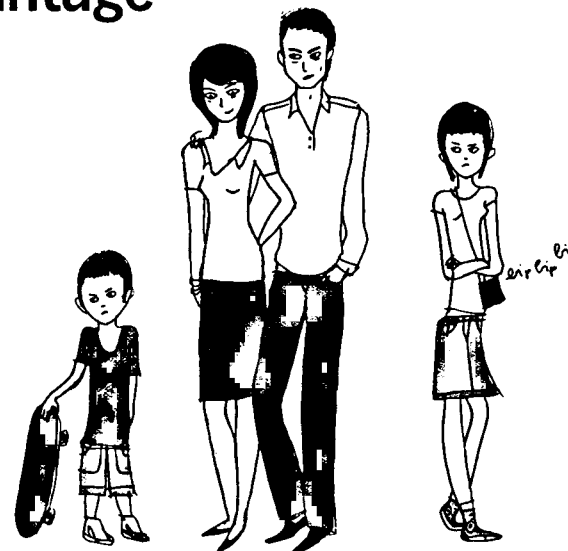
ENTRETIEN AVEC CLAUDE HALMOS



Dire non à ses enfants sans cris, sans fessées, sans chantage

SUPPLÉMENT

Dire non à ses enfants sans cris, sans fessées, sans chantage



Peur des conflits, crainte d'être moins aimés, les parents d'aujourd'hui ont du mal à asseoir leur autorité. Pour Claude Halmos, psychanalyste, poser fermement des limites, sans culpabilité ni violence, est pourtant indispensable au bon développement et à l'équilibre de l'enfant.

Lucas, 3 ans, se relève deux fois, trois fois, quatre fois chaque soir avant d'accepter de dormir. Ses parents craquent.

Lola, 8 ans, ne mange que des pâtes. Ni les explications calmes ni les menaces ne la font céder, elle n'aime pas les légumes, un point c'est tout. Dylan, 10 ans, est « scotché » devant la télé dès son retour de l'école. Sa mère n'arrive à rien et, chaque soir, c'est après un conflit avec son père qu'il se ■■■

SOMMAIRE

Poser fermement les limites page 5

Transmettre des règles de vie page 9

Commander sans culpabiliser page 11

Accepter de frustrer page 14

Interdire pour ouvrir l'avenir page 17

Différencier les rôles page 21

Savoir qu'il n'est jamais trop tard page 25

■■■ traîne jusqu'à son bureau. Constance, 14 ans, téléphone des heures à ses copines et pianote sur son portable pendant le dîner, devant ses parents excédés. Ces enfants, vous les reconnaissez, ce sont les vôtres, les nôtres, ceux de nos amis. Ils ne sont ni toxicos ni délinquants, ils n'ont pas de troubles graves, ils sont même parfois charmants. Seul problème : ils refusent l'autorité.

Pourquoi les parents d'aujourd'hui ont-ils tant de mal à poser des limites ? Pourquoi les enfants sont-ils si rebelles aux contraintes ? Pourquoi est-ce si difficile de dire non et comment le dire ? J'ai posé ces questions à la psychanalyste Claude Halmos. Celles aussi que je me posais moi-même en tant que mère et celles que m'ont soumises les journalistes de la rédaction. Des questions simples, de la vie quotidienne. Elle a répondu avec la clarté qui la caractérise, sans donner de recettes, mais en ouvrant des portes. Claude Halmos a le talent de faire jaillir la lumière. Avec quelques phrases qui peuvent servir de balises, elle nous conduit vers un chemin qui était là, tout près, mais que nous n'avions pas vu. Le service qu'elle rend dans ces pages est immense : les parents sortiront de leur lecture plus assurés du rôle qu'ils ont à jouer – leur rôle d'adulte – pour aider leurs enfants à s'épanouir en sécurité. ■

HÉLÈNE MATHIEU



● POSER FERMEMENT LES LIMITES ●

Garder son calme n'est pas une fin en soi.
Un parent convaincant est un **parent convaincu** que les limites qu'il pose sont justes.

Psychologies : Est-il possible de donner des limites à un enfant sans conflit ?

■ **Claude Halmos** : Je vais sûrement vous décevoir, mais la réponse est non. Mettre des limites à ses enfants tout en restant d'un calme olympien est un idéal vers lequel tout le monde voudrait tendre. Mais il est très diffi-

lement atteignable. Les cris, les menaces, les fessées, le chantage ne sont pas le fait du hasard. Ce sont des réactions de défense des parents. Ceux-ci se heurtent à la résistance (normale) de leurs enfants. Ils se sentent parfaitement impuissants parce qu'ils ne voient pas comment la vaincre. Et ils finissent même parfois par mettre ■■■

■■■ en doute la légitimité de ce qu'ils leur demandent. Leur degré d'exaspération varie évidemment en fonction du moment : l'enfant qui hurle alors que le père ou la mère a entendu hurler tout l'après-midi son chef de service, c'est au-delà du supportable... Mais il varie aussi en fonction de ce que le conflit avec l'enfant peut – au moins inconsciemment – leur faire revivre de leur propre histoire.

QUE FAIRE QUAND

La gifle est partie ?

Faut-il lui demander pardon ? Il ne s'agit pas de « demander pardon » mais de s'interroger : que s'est-il passé ? Dans quoi s'est-on laissé entraîner (par soi-même, par l'enfant, par la situation, etc.) ? Quand on a trouvé la réponse (ou des éléments de réponse), on peut parler à l'enfant, non pour lui demander pardon, mais pour lui dire que, même si ce n'est pas une méthode d'éducation que l'on approuve, on a été amené à gifler « parce que... ». En n'oubliant pas que l'enfant lui-même peut être en cause. Car la violence n'est pas seulement du côté de l'adulte. Les transgressions ou les paroles de certains enfants peuvent aussi être très violentes. Il faut les aider à en prendre conscience, par exemple en disant : « Tu supporterais, toi, que dès que tu demandes quelque chose de normal, on te dise "non", qu'on t'injurie ? Nous, tes parents, nous ne le supportons pas non plus... » ■

Par exemple, le parent qui, pendant toute son enfance, s'est heurté chaque fois qu'il demandait quelque chose au refus systématique et sadique de ses parents, et qui entend son enfant lui dire encore une fois « non ! » alors qu'il lui demande une chose normale et banale, peut ne pas le supporter. C'est un « non ! » injuste et désespérant de plus, et c'est un « non » de trop : « Même mon enfant me dit non ! » De la même façon, un parent qui a subi une éducation répressive peut être submergé par l'angoisse quand son enfant refuse d'obéir. Parce qu'il a l'impression à ce moment-là d'être un tyran comme son père l'était. Ça peut l'amener à capituler ou, au

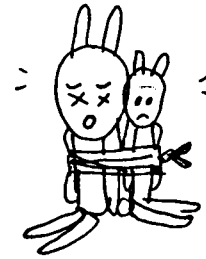
contraire, à hurler et à frapper pour faire taire non pas tant l'enfant que ce rappel insupportable de son passé.

Pourtant, quand on crie, quand on tape, on a toujours le sentiment d'une faillite, c'est un constat d'impuissance.

■ Oui, ce sont des réactions d'impuissance. En punissant ou en frappant, le parent essaie de se donner l'illusion d'un pouvoir dont, profondément, il se sent dépossédé par l'attitude de son enfant. Cela peut sembler banal. Mais c'est toujours une sorte de drame.

N'y a-t-il pas une autre façon de faire ? Moi, par exemple, je me sens toujours mal dans le conflit avec mon enfant.

■ Tous les parents se sentent mal dans ce cas. Et tous les parents se sentent coupables. D'autant plus coupables qu'ils sont persuadés – comme vous qu'eux. Ce n'est pas vrai. Mettre des limites à ses enfants n'est simple pour aucun parent. Ce n'est pas magique et c'est un vrai travail. Et il vaudrait mieux leur expliquer ça que de convoquer régulièrement dans les médias tous les pys de la création en laissant croire qu'ils vont enfin donner la « bonne recette » qui va miraculeusement tout régler. Cette promesse implicite ne fait qu'accroître chez les parents la croyance en un idéal face auquel ils se sentent encore plus misérables et encore plus démunis. On peut arriver à être plus calme, à condition de comprendre ce qui profondément, c'est-à-dire au-delà des apparences, provoque l'énervement.



“Un parent qui supporterait tout sans broncher serait terrifiant pour l'enfant”

Mais ce ne sera jamais de tout repos pour autant. Et il faut le dire et le répéter. Parce qu'il y a actuellement, et de plus en plus, la croyance en une espèce de « parent zen », qui pourrait rester calme en toutes circonstances et surtout, quoi qu'il arrive, « psychologiquement correct ». Ce n'est pas réaliste. Et d'ailleurs, si un tel parent existait, il n'est pas sûr que ce serait une bonne chose pour les enfants.

Le parent parfait ne le serait donc pas...

■ Françoise Dolto expliquait deux choses qui me semblent essentielles. Elle disait d'abord qu'un parent qui pourrait sans broncher tout supporter apparaîtrait à l'enfant comme un être tout-puissant et sans limites, tellement « fort » que rien ne pourrait l'atteindre. Et elle précisait qu'un tel être ne pourrait être pour l'enfant que terrifiant. On voit ça dans les films fantastiques, d'ailleurs, ces personnages sur lesquels on peut tirer, mais ■■■

ne suffisent pas. Il faut que l'enfant sente que l'adulte, de tout son être, refuse ce comportement, qu'il lui est insupportable.

Le parent, par exemple, qui voit son enfant essayer d'étrangler le chat de la maison et qui se précipite pour l'arrêter – parce qu'il trouve cela horrible et qu'il a vraiment peur pour l'animal – permet à l'enfant, par son émotion même, de comprendre et surtout de sentir la gravité de ce qu'il aurait pu faire. Mais si l'enfant voit ce même parent lui dire calmement, « pédagogiquement » et sans bouger de son fauteuil : « Mais voyons, ce n'est pas bien ce que tu fais. Il ne faut pas faire mal au chat... », que va-t-il comprendre ? Que l'adulte énonce une règle abstraite et vide, pas plus importante que celle qui interdit de mettre ses doigts dans son nez.

Un parent n'est pas un manuel de morale aseptisé et monté sur deux pattes. C'est un être de chair et d'émotions. C'est aussi en se confrontant à ces émotions qu'un enfant se construit. Et c'est grâce à ces émotions que des émotions s'éveillent en lui. On n'apprend pas seulement les règles avec sa tête, on les apprend avec son corps et sa sensibilité. A partir d'un certain âge, par exemple, un enfant peut comprendre la souffrance d'une personne âgée qui tombe parce qu'on l'a bousculée. Mais s'il ne la ressent jamais, il ne pourra jamais comprendre pourquoi on ne peut pas courir n'importe comment dans un lieu public. Ça restera abstrait pour lui.

“On apprend les règles avec sa tête, mais aussi avec son corps et sa sensibilité”

■ ■ ■ que l'on ne peut jamais tuer parce qu'ils ont des pouvoirs surnaturels. C'est un vrai cauchemar...

Et elle disait surtout qu'une chose ne peut faire limite pour un enfant que si elle fait limite pour l'adulte. C'est-à-dire que, pour qu'un enfant comprenne qu'un comportement n'est pas admissible, les paroles de l'adulte



● TRANSMETTRE DES RÈGLES DE VIE ●

Le parent n'impose pas « sa » loi, il pose **les interdits** et énonce les règles qui rendent possible la vie de tous en société.

Psychologies : Alors la colère n'est pas une mauvaise chose ?

■ **Claude Halmos** : Non. On peut toujours expliquer à un enfant pourquoi on a été en colère, et quels étaient les enjeux. Il n'en a, en général, aucune conscience. Mais quand il le réalise, il comprend très bien. Et il peut s'agir, simplement, des règles qui rendent

possible la vie en société. En consultation, par exemple, on reçoit souvent des enfants qui sont prêts, en trente secondes, à ravager le bureau. C'est important de leur signifier qu'on ne les laissera pas faire...

Sans crier ?

■ **Sans crier** ou en criant, ce n'est pas ça qui compte ; ce qui compte, ■ ■ ■

persuadée que sans règles qui posent le respect de l'autre et de ses biens, on ne peut pas vivre.

En fait, il s'agit de l'interdit du meurtre et de celui du vandalisme. Selon Françoise Dolto, l'apprentissage de ces interdits se situe dans la période entre 18 mois et 4-5 ans. C'est à cet âge que se fait la véritable prévention de la délinquance. C'est à cet âge que l'enfant doit apprendre les règles de la vie avec les autres. C'est l'apprentissage d'une éthique humaine qui différencie les humains des animaux. Quand j'interdis à un enfant de mettre mon bureau à sac, je sais que je ne le fais pas seulement pour mon bon plaisir ou parce que je tiens à mes petites affaires (même si j'ai le droit d'y tenir !), mais parce que c'est une règle essentielle de vie. C'est cette conviction qui me donne un sentiment de légitimité, et c'est ça qui passe à l'enfant. Ce n'est pas parce que j'ai de l'autorité que l'enfant accepte la limite. C'est important de le préciser. Parce que les parents qui pensent que les autres font mieux qu'eux s'imaginent toujours que c'est parce que ces autres ont, eux, une « autorité naturelle » devant laquelle l'enfant s'incline. Or ce n'est absolument pas ça.

Comment définissez-vous ce que l'on appelle l'autorité naturelle ?

■ C'est un sentiment de légitimité fondé sur l'idée que l'on transmet une loi humaine. En fait, c'est l'autorité de la loi qui est prise pour l'autorité du parent.

“L'autorité du parent, c'est l'autorité de la loi humaine...”

■■■ c'est le sentiment de légitimité que peut avoir l'adulte à ce moment-là. Et il ne peut être fondé que sur l'idée qu'il transmet une loi humaine qui le dépasse.

Quand je dis à un enfant : « Ce n'est pas possible que tu fasses cela ! », c'est vraiment quelque chose dont je suis convaincue au plus profond de moi. C'est-à-dire que je suis vraiment



● C O M M A N D E R S A N S C U L P A B I L I S E R ●

En **assumant son autorité** sans culpabilité et dans le respect de l'enfant, le parent le rassure et lui rappelle sa place.

Psychologies : L'autorité de la loi n'est pas toujours évidente. Si l'on doit dire dix, onze, douze fois à un enfant d'aller se coucher, il ne s'agit pas d'autorité humaine fondamentale. Comment faire dans des cas anecdotiques de la vie quotidienne ?

■ **Claude Halmos** : Ce n'est pas anecdotique ! Pour deux raisons : parce

que le fait de se coucher n'est pas une fantaisie. Ça fait partie des règles d'hygiène qui permettent la construction physique d'un enfant, donc ce sont des règles d'hygiène essentielles et qui ont une valeur. C'est la même chose que ne pas permettre à un enfant de boire du vin à 5 ans. Ce serait de la non-assistance à ■■■

La tentation du **chantage** se profile ?

“Si tu ranges ta chambre, tu auras un cadeau.” La tentation d’exercer le pouvoir de cette petite phrase existe... Il s’agit ni plus ni moins de chantage. Procédé qui non seulement ne donne pas de repères à un enfant mais lui retire ceux qu’il peut avoir. L’enfant doit comprendre que les exigences de ses parents ne sont pas l’effet de leur fantaisie. Ils lui demandent ce que tout parent demande à ses enfants, c’est-à-dire des choses qui sont la condition sine qua non pour que la vie soit possible. Pourquoi doit-on ranger ses affaires ? Parce que si, dans une maison, chacun laisse tout traîner, la vie devient rapidement intenable. Dès lors que l’on obéit à ces règles de vie, on ne fait que remplir son devoir d’être humain vivant avec les autres. Il n’y a donc pas à être gratifié pour cela. De plus, pratiquer le chantage revient à mettre l’enfant en position de toute-puissance. On quémande son accord, on est prêt à le monnayer. Il devient donc le maître du jeu. Ce n’est pas sa place et c’est destructeur pour lui. ■

■■■ personne en danger de le permettre ! Et ce n’est pas anecdotique non plus parce que l’adulte qui fait cela signifie à l’enfant sa place d’enfant par rapport à sa place à lui, l’adulte. Il lui signifie que ce sont les adultes qui savent les règles et qui commandent, et c’est comme ça !
Souvent, quand on impose aux enfants une chose avec laquelle ils ne sont pas d’accord, ils demandent : “Pourquoi c’est toi qui décides ?”
Que répondre ?

■ On peut répondre : « Jusqu’à nouvel ordre et plus ample informé, ce sont

les adultes qui commandent. Ce que je suis en train de dire là, c’est ce que tous les parents disent à tous les enfants. Parce que si un juge savait qu’on permet à un enfant de se coucher à 2 heures du matin, il enverrait une assistante sociale pour voir ce qu’est cette famille où l’on permet à un enfant de se coucher à 2 heures du matin ! »
 C’est là qu’est la légitimité, et c’est ça, aujourd’hui, que les parents n’osent plus dire, notamment à cause de la mauvaise interprétation de la « psy ». De l’« enfant sujet », on est passé à

l’« enfant roi ». Alors que le génie de Françoise Dolto – et, malheureusement, c’est souvent passé sous silence – est d’avoir pu articuler ces deux axes : un enfant est un « sujet », mais un enfant est un enfant, que les adultes ont le devoir d’éduquer. C’est-à-dire qu’être un « sujet » ne veut pas dire que l’on est un adulte. Et ça ne veut surtout pas dire que l’on a tous les droits.

La parole de l’enfant doit être respectée. Mais pour beaucoup de choses, ce sont les adultes qui doivent décider. C’est leur responsabilité.

Tout enfant, par exemple, doit manger des légumes. Mais s’il y a, à table, des carottes et des épinards, il doit avoir le droit de choisir. On n’a pas à lui imposer les épinards sous prétexte que l’on est « fan » de ce légume. On peut ainsi respecter à la fois la règle alimentaire et ses goûts personnels. Et on peut très bien lui dire : « Je ne fais que te dire ce que, toi-même, tu diras plus tard à tes enfants. »

En fait, le critère pour savoir si l’on est ou non dans l’arbitraire, c’est de se demander : « Est-ce que je suis en train d’imposer à mon enfant quelque chose qui est ma fantaisie ? Ou est-ce que je lui impose ce que tous les parents imposent ? »

Ce n’est pas facile d’assumer cette position pour toute une génération à qui les parents n’ont jamais expliqué les interdits. A chaque “pourquoi”, ils répondaient “parce que”. Point.

■ Oui, et c’était inadmissible. Parce que l’adulte exigeait de l’enfant qu’il

“On peut respecter à la fois les règles et les goûts personnels de l’enfant”

se soumette à son pouvoir, c’est-à-dire à la loi du plus fort et non à la règle. C’était à la fois violent et perturbant, car l’enfant ne pouvait pas comprendre la règle. Et il ne pouvait pas non plus comprendre que l’adulte, lui aussi, était soumis à cette règle.

Mais lorsque vous dites : “Parce que c’est la loi commune”, vous proposez à peu près la même chose !

■ Pas du tout. Parce qu’il faut à chaque fois donner à l’enfant l’explication, c’est-à-dire lui rappeler sa place par rapport à celle des adultes qui sont garants des règles. Et c’est important parce que ça le rassure beaucoup.

Un enfant que ses parents laissent « commander » est toujours angoissé. Et c’est normal. Comment pourrait-il se sentir protégé par des parents qui ne sont même pas capables de l’envoyer se coucher ?

Beaucoup d’enfants qui ont peur la nuit cessent d’avoir peur quand on leur dit que les voleurs ne viennent jamais dans les maisons où il y a un papa. Parce que les voleurs ont peur des papas. Encore faut-il que le papa soit crédible. S’il n’a aucune autorité sur l’enfant, il ne l’est pas. ■■■

■■■ ça qu'il est né. Et qu'ils ont besoin d'une vie de couple sans lui. Il faut lui expliquer l'interdit de l'inceste. Qu'il ne peut pas se marier avec son papa ou sa maman, mais qu'il aura plus tard un mari ou une femme à lui. L'enfant comprend à sa façon. Mais il comprend. Et on en revient au sens de l'interdit. L'interdit de l'inceste interdit le lit de papa et de maman, mais il ouvre l'avenir. La limite empêche quelque chose, mais elle ouvre un avenir qui permet d'avancer. L'enfant va encore essayer

QUE FAIRE QUAND...

Les ados s'opposent à tout ?

Pré-adolescents, adolescents. Quand ils disent non à tout, nous ne savons pas toujours comment réagir. L'adolescence de leurs enfants est pour les parents une sorte d'épreuve de vérité. Car l'adolescent a un véritable – et épuisant – génie pour interroger le sens des interdits qu'on lui pose. Sa peur : que ses géniteurs ne reconnaissent pas qu'il a « grandi » et gagné le droit à une certaine autonomie. De ce fait, il conteste systématiquement l'autorité.

Il faut donc que les parents réfléchissent aux limites qu'ils lui imposent. Il leur faut renoncer à celles qui n'ont pas de sens (l'empêcher de s'habiller comme il le souhaite, par exemple). Mais il importe qu'ils tiennent bon sur celles qui relèvent de leur responsabilité : à 15 ans, on ne sort pas sans dire chez qui l'on va. Et on ne rentre pas à 3 heures du matin...

Ces limites-là – qui ont un sens –, l'adolescent ne les aime pas. Elles le font hurler, mais elles le rassurent, car elles constituent pour lui des garde-fous indispensables. ■

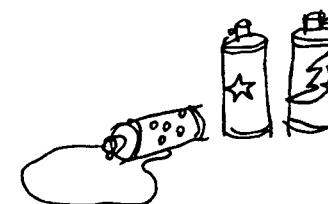
quelquefois pour s'assurer de la solidité de l'interdit, et puis il va renoncer, et passer à des choses plus intéressantes. Si les choses sont clairement expliquées à un enfant et si le père montre qu'il ne permettra pas qu'on revienne en arrière, les problèmes ne durent pas six mois...

Pourquoi les enfants ne veulent-ils jamais aller dormir ?

■ Françoise Dolto disait que beaucoup d'enfants ne savaient pas à quoi sert le sommeil et pensaient donc que c'était du temps perdu. Et je pense qu'elle avait raison. Ce moment « sans rien faire » peut sembler absurde si l'on ne sait pas qu'il est indispensable à l'organisme. Il faut leur expliquer la nécessité du sommeil. Savoir que, chez quelques-uns, le refus de dormir est dû à une angoisse, et il faut la décrypter. Mais ce n'est pas la majorité... Le problème est surtout que les parents ne comprennent pas que le refus de l'enfant est inconsciemment incestueux. Le fait de ne pas vouloir aller au lit est un moyen pour l'enfant d'empêcher le couple de ses parents de vivre sa vie de couple.

Si le père dit : « A partir de maintenant, ma femme et moi avons besoin d'être tranquilles », l'enfant comprend.

Les adultes croient toujours les enfants « innocents ». Ils ne le sont pas. **Parler ne marche pas toujours. Je pense à un enfant qui ne peut pas s'endormir parce qu'il a peur du noir. Ses parents le raccompagnent genti-**



“Si les choses sont clairement expliquées, les problèmes ne s'éternisent pas”

ment dix fois, lui parlent de sa peur, lui laissent une petite lumière...

■ On voit l'influence de la psy mal interprétée ! Le règne exclusif de la bonne parole. Et l'enfant en joue, évidemment. Et comme ça ne marche pas, les parents, quand ils n'en peuvent plus, passent du « discours psy » à la fessée, et ensuite ils se sentent mal. Et l'enfant aussi. Tous les enfants qui refusent la limite ne le font pas par angoisse. Ils le font parce qu'ils veulent, et c'est normal, être ■■■

**“Lorsque l'on a cédé,
dire à l'enfant que l'on s'est
trompé, puis rectifier”**

■■■ « tout » : les « chefs du monde », les objets exclusifs de l'amour de leurs parents, etc. Le travail des parents est de les ramener à la réalité. Les limites servent à cela, et c'est une dimension essentielle de l'éducation. Parce que si un enfant se sent « tout-puissant » dans sa tête, il n'a aucune raison d'essayer de devenir « puissant » dans la réalité... A quoi bon apprendre à lire si l'on est déjà le roi du monde ?

On cède parfois par fatigue. Après avoir dit non cinq fois au bonbon, on finit par craquer. On ne va pas faire un drame pour un Carambar !

■ C'est un symptôme du reste. Les enfants qui agissent de la sorte sont des enfants qui, profondément, n'ont pas

intégré l'idée même de limite parce que tout le reste de leur éducation est flottant. Le piège, c'est de voir ce type d'incident comme un phénomène isolé. S'il y a une conviction profonde des parents que « on ne peut pas tout avoir dans la vie » et qu'elle s'exerce dans tous les domaines, l'enfant ne fera pas ça. Les enfants qui sont élevés dans des limites ne vont pas demander quarante fois un Carambar. Il est rare que ce soit un symptôme isolé. L'enfant qui fait cela, vous pouvez être sûre qu'il faudra lui demander aussi dix fois d'aller se laver les dents, etc. C'est une symptomatologie générale.

Si l'enfant est déjà dans ce système où l'on doit lui demander dix fois de se laver les dents, douze fois de se coucher... comment réagir ?

■ Il faut d'abord s'interroger sur les raisons pour lesquelles on a toujours cédé. En général, on retrouve sa propre éducation, la peur qu'on a eue de faire souffrir l'enfant, etc. On peut se faire aider si, seul, on n'y arrive pas. Par des copains ou par un psy, mais parfois les copains suffisent. Et dire à l'enfant pourquoi on a cédé. Lui dire qu'on s'est trompé et ensuite rectifier. Sinon ça n'a pas de sens.

Et on peut expliquer à l'enfant que faire céder l'adulte est peut-être agréable pour lui, mais que ça l'empêche de grandir. Parce que l'énergie qu'il déploie toute la journée pour essayer de mettre à mal ces limites qui vont finir par céder, il ne peut pas l'utiliser pour créer.

... mais, il vient
juste de m'appeler...



Il faut que
je raccroche,
mon père arrive...



● DIFFÉRENCIER LES RÔLES ●

Le père et la mère n'ont pas, par rapport aux limites, le même rôle à jouer. Il ne s'agit pas d'une hiérarchie, mais d'une **différence de place**.

Psychologies : Les deux parents ont-ils le même rôle à jouer dans ces cas-là ?

■ **Claude Halmos** : Les situations comme celles que vous décrivez sont probablement celles de familles dans lesquelles le père ne tient pas assez fermement la barre. Le rôle du père est celui d'un tiers. Si l'enfant est en relation duelle avec sa mère, il finit

toujours par la faire « craquer ». Le père est un point d'appui pour la mère. Il lui permet de ne pas se sentir seule et sans armes devant l'enfant. L'enfant sent qu'elle a ce point d'appui et, en plus, elle peut le lui dire. Quand une mère dit à un enfant : « Tu vas “gagner” maintenant parce que je n'ai aucune envie de me bagarrer avec ■■■

“Le père est, dans la famille, ce que sont la police et la justice dans la société”

■■■ toi, mais ton père sera au courant lorsqu’il rentrera et tu te débrouilleras avec lui... », ça change tout.

L’enfant comprend que la vie n’est pas une jungle où le plus fort dévore le plus faible. Parce que ce faible a toujours un recours. Parce qu’il existe toujours une instance qui va prendre le conflit en charge et faire appliquer les règles.

Le pouvoir du père n’est pas fondé sur une force particulière qu’il aurait et que la mère n’aurait pas, il est fondé sur sa place de tiers. Il s’agit d’un « dispositif ». Le père est, dans la famille, l’équivalent de ce que sont, dans la société, la police et la justice. Et c’est ce rôle du père dans la famille qui permet d’ailleurs à l’enfant de comprendre la loi sociale.

Il lui permet de comprendre que dans la vie, on n’est jamais deux,

mais trois. Ce que les délinquants ne savent pas.

Pourtant, souvent, les enfants délinquants ont des pères très autoritaires !

■ Les pères dont vous parlez ne sont pas des pères qui disent la loi. Ce sont des pères qui font la loi, donc il n’y a plus de loi. Ce ne sont pas des pères, ce sont des tyrans, et l’enfant s’identifie au tyran. Le père structurant est celui qui dit la loi, mais qui dit surtout qu’il est lui-même soumis à cette loi, et le montre. Notre époque a oublié le rôle des pères.

Est-ce que ça n’établit pas une hiérarchie entre le père et la mère ?

■ Non. Les enfants sont dans une proximité corporelle avec leur mère. Le père est plus extérieur, et c’est de cet extérieur que vient la parole. Il n’y a aucune hiérarchie, c’est juste une différence de place et une complémentarité des places.

Et ces places ne peuvent pas être inversées ?

■ Non, elles ne peuvent pas être inversées. La mère a un pouvoir énorme sur l’enfant. Elle le porte, elle le nourrit, c’est elle qui, par le maternage quand il est bébé, le fait se sentir exister, se sentir être, etc. Si, en plus, elle assume l’autorité, s’il n’y a aucun autre référent, si elle fait tout, ça veut dire qu’elle est l’image même d’une toute-puissance absolue. L’enfant n’a alors aucun recours. Il ne peut que se coller à elle et se soumettre totalement, ou s’identifier à elle et devenir une espèce de tyran omnipotent.

Ce qui permet à l’enfant de se détacher de sa mère et d’accéder à la loi, c’est que cette mère si puissante se reconnaisse un manque. Elle ne peut pas être « tout ».

Elle est la mère, certes. Mais elle n’est que la mère. Elle signifie à l’enfant qu’elle ne peut pas être la mère et le père. Elle est puissante, mais elle a besoin d’un autre. Et de la loi.

Et lorsque la mère est seule ?

■ Ce n’est pas un problème. Parce que le père n’est utile à l’enfant que s’il est porteur de « paternel » et la mère peut le dire, ce paternel.

Le père ne dit pas : « Moi, j’ai dit que... » C’est la différence avec le

père-tyran. Il dit : « La loi est comme ça pour tout le monde. Donc tu fais comme ça. » Et la mère peut dire cette loi, au nom du père. Elle peut dire : « Si ton père était là, il te dirait que... » Lorsqu’elle dit cela, le père est présent. Un père est présent, même s’il n’y a pas d’homme à la maison. Ce qui est ravageant, ce n’est pas qu’il n’y ait pas de père réel dans une famille, c’est que les mères ne fassent pas exister « du » père, du paternel dans ce qu’elles disent. On le voit en thérapie. Le fait que la mère puisse remettre le tiers en place remet les choses en place. Beaucoup d’enfants insupportables sont des enfants ■■■

QUE FAIRE

Quand consulter ?

La crise familiale s’éternise ou s’aggrave. On commence à penser à aller voir un “spécialiste”, on a besoin d’aide. Le recours à une consultation est nécessaire lorsque, bien que s’interrogeant, on n’y « arrive pas » et que la vie de l’enfant, comme celle des parents, devient infernale. Il est important que parents et enfants aillent alors ensemble parler de leur problème à un professionnel. Le travail à faire est de comprendre ce qui se passe au quotidien. Comment la situation s’est-elle installée et pourquoi (Que se passe-t-il dans le couple ? Quelle est la place de l’enfant, etc.) ? Et comment cette situation résonne-t-elle dans l’histoire de chacun des parents (Comment ont-ils eux-mêmes été élevés) ? Il suffit souvent de quelques séances pour que les choses se remettent en place. Le rapport de l’enfant aux limites n’est jamais imputable à lui seul. Il est le produit d’une situation familiale dans laquelle chacun est en cause. ■

■■■ qui sont en appel d'un père. Les symptômes des enfants sont toujours à double tranchant. Ils ne veulent pas de la limite, mais en même temps ils en ont besoin, donc ils la demandent. Ils la cherchent, la plupart du temps en multipliant les « méfaits »...

De nombreux pères divorcés ne s'affrontent pas à leurs enfants par peur de s'entendre répondre : "C'est mieux chez maman, je ne veux plus venir chez toi."

■ Dans ce cas, il faut réexpliquer aux enfants la fonction des limites et la fonction des pères, et leur dire que les pères mettent des limites parce qu'ils les aiment. Je le dis souvent aux enfants : « Tu sais, tu as de la chance que ton père te gronde, parce que si ton père s'en fichait de ta vie, il ne te gronderait pas. » Il faut aussi dire que ce n'est pas drôle pour le père de faire ça, mais que c'est un devoir. L'enfant joue souvent un parent contre l'autre pour faire ce qu'il veut, mais aussi dans un contexte œdipien. « Si je lui dis que je ne l'aime pas, il (ou elle) va m'aimer encore plus. » C'est le coup du « cours-moi après ». C'est une stratégie amoureuse. Et puis on peut aussi dire à un enfant : « Ecoute, je serais navré(e) de ne plus te voir, mais je

préfère que tu sois "construit" et loin de moi que malheureux et près de moi. Parce que je t'aime. Et parce que j'ai envie que tu réussisses ta vie. »

Une autre difficulté des mères qui travaillent, c'est de voir peu leurs enfants et d'hésiter à entrer en conflit le soir, pour les devoirs par exemple.

■ Je crois qu'il faut avoir une discussion avec son enfant pour lui faire comprendre que ce n'est pas drôle. On peut lui dire : « On se voit une heure par jour et on se dispute, donc la vie n'est pas tenable. Est-ce que tu pourrais faire en sorte que... ? » Je crois que c'est un défaut de communication. **C'est aussi une culpabilité parce qu'on n'est pas assez présente...**

■ Mais ça, c'est une bêtise ! D'où vient l'idée qu'il faudrait être sur le dos d'un enfant tout le temps ? Un enfant, ce n'est pas un wagon, c'est une locomotive ! Il doit être un minimum autonome. Il faut en appeler à sa responsabilité ! Il doit se prendre en charge lui-même pour un certain nombre de choses. L'adulte aide pour les devoirs, mais ce n'est pas à lui de les faire !

Le laxisme est parfois un "oui" de réparation. Je lui accorde ce qu'on m'a refusé enfant.

■ C'est intéressant ce que vous dites, parce que ça consiste, au fond, à confondre l'enfant et soi. C'est lui attribuer les mêmes envies, les mêmes désirs que ceux que l'on a eus alors que rien ne dit qu'il a les mêmes. En fait, sous prétexte de « reconnaître » l'enfant, on le façonne à son image.

*Allô! c'est ta mère.
Je veux te parler?*



Salut maman!



● SAVOIR QU'IL N'EST JAMAIS TROP TARD ●

En matière d'éducation, on ne rate jamais tout.
Même quand nos dérapages nous incitent à le penser.

La parole répare, y compris le passé.

Psychologies : Si dans les premières années les interdits sont intégrés, tout va-t-il ensuite couler de source, ou faudra-t-il toujours recadrer ?

■ **Claude Halmos** : Il y a un fond qui est intégré. C'est comme une construction dans laquelle les murs sont sains. Mais il faut recadrer tout le temps, et passer le cap de l'adolescence, où l'adolescent

va tout réinterroger. On aura l'impression de repartir à zéro, mais, en fait, les murs sont sains, ce qui change tout. Et c'est important pour la façon dont va se négocier la crise d'adolescence. Les dérapages graves reprennent toujours des dérapages de la petite enfance. La petite enfance, c'est le gros œuvre, ce sont les fondations de la maison. ■■■

■■■ Ensuite, on peut avoir l'électricité qui saute, mais les murs sont sains.

Quand est-il trop tard ?

■ Jamais. D'abord on n'a jamais tout raté. C'est un fantasme ! Parce qu'avoir un parent qui se pose des questions sur ce qu'il a fait avec lui, c'est un capital inestimable pour un enfant. Et puis, il n'est jamais trop tard pour parler. On peut expliquer à un enfant que l'on s'est trompé. Dire : « Je pensais que tu serais heureux, maintenant j'ai compris, donc je redresse la barre. » Vous passez par une sale période. L'enfant se dit : « Elle va finir par céder, elle a toujours cédé. » Mais ce n'est pas grave. La parole répare. Et parce que l'inconscient ne connaît pas le temps, c'est ce que disait Freud, quand on parle à l'adolescent, on parle aussi à l'enfant qui est en lui.

A la toute première question de notre entretien, vous avez répondu : "Ce n'est pas possible de dire non sans conflit", puis vous avez donné beaucoup de clés pour y arriver...

■ Oui, mais l'idée que l'on peut y arriver sans efforts est une idée fautive et qui inhibe les parents parce qu'elle méconnaît la vraie dimension du problème. Encore une fois, les cris, les fessées et le chantage sont une réaction d'impuissance. Si on donne aux parents de quoi penser, s'ils comprennent que l'éducation n'est pas un chemin de roses, ils se sentiront moins impuissants, moins incapables... Et ça se passera beaucoup moins mal. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
HÉLÈNE MATHIEU



BIBLIOGRAPHIE

De Françoise Dolto

■ "Lorsque l'enfant paraît"

(Le Seuil, 1978).

■ "Les Chemins de l'éducation"

(Gallimard, "Folio", 2000).

De Françoise Dolto et Claude Halmos

■ "Les Etapes majeures de l'enfance"

(Gallimard, "Folio", 1998).

De Donald Winnicott

■ "L'Enfant et sa famille"

(Payot, 1991).

■ "Le Bébé et sa mère"

(Payot, 1992).